

tions entre les disciples et entre eux et le fils, avait bien sûr l'inconvénient de réduire l'empire Ueshiba à une seule maison. Est-ce là la raison pour laquelle cette transmission est restée aussi obscure, j'avoue ne faire là que des suppositions, mais je crois qu'elles sont à même de susciter des réflexions.

Quant à la transmission de Kobayashi à ceux qui prétendent avoir été ses élèves, ce n'est pas plus reluisant. Kobayashi Sensei a clairement discrédité en Europe ses élèves japonais en tenant des propos ambigus, à la fois sur leur compétence et sur leur loyauté. Faisant suite à notre conversation de Louxor, il a voulu participer activement à la création de l'organisation Kokusai Aikido Kenshukai Kobayashi Hirokazu Ha dont il a été le premier Soshu et qu'il m'a transmise ensuite. Mais il a laissé planer aussi bien au Japon qu'en Europe des doutes dans l'esprit des différentes parties candidates à la succession. Aujourd'hui, j'ai conscience d'avoir hérité de lui de la connaissance, des gestes, une éthique, une philosophie, mais rien qui soit d'ordre matériel. Je me succède à moi-même à la tête d'une organisation composée de groupes que j'avais moi-même créés ou initiés. Cela est bien ainsi car cela répond à un point de son enseignement sur lequel il n'était pas équivoque : « Je ne t'aiderai jamais, je ne peux que te donner des épreuves ».

Alors peut-être est-ce une manière de transmettre qui commence à la génération de Ueshiba Morihei et qui consiste à faire du disciple un ronin, sachant que l'isolement dans lequel se trouve le ronin est un gage de fidélité bien plus fort que tous les liens de Daimyo à Samurai, et l'oblige à développer sa compétence, car il doit toujours lutter pour exister.

En tout cas, dans notre famille aussi si Gianpietro Savignago n'était pas l'homme bon et généreux qu'il a toujours été, si Jean-François Riondet n'était pas l'homme le plus pacifique de la terre, nous pourrions nous combattre âprement au lieu du statut quo qui existe entre nous et qui préserve les sentiments d'amitié et de respect mutuel. Il est étonnant de constater le nombre de personnes qui prétendent avoir été élève de Kobayashi Sensei après sa mort. J'ai vécu si proche de lui que je peux dire sans coup férir qui fut et qui ne fut pas élève de ce maître. Pour moi les imposteurs sont bien plus nombreux que les prétendants légitimes. Je pense aussi que les élèves japonais ont dû vivre un vrai sentiment de trahison quand il a fondé Kokusai Aikido Kenshukai Kobayashi Hirokazu Ha avec nous,

certains d'entre eux ont d'ailleurs été candidats à l'admission dans cette organisation, puis se sont rétractés ensuite sous la pression du groupe japonais. Tout cela me semble bien regrettable car l'aikido de Kobayashi Hirokazu est aujourd'hui divisé en différentes fractions qui, même si elles ne se combattent pas, ne s'entraident pas.

Alors, je puis aisément imaginer ce que ce fut à la mort de Ueshiba Morihei, une armée de disciples sortis de l'ombre pour revendiquer une succession à morceler l'aikido à l'infini et cela peut peut-être expliquer le réflexe du Tokyo Hombu de prendre le contrôle pour maintenir un peu de cohésion.

En conclusion, je dois dire que je n'ai pas de doute sur le fait qu'il y a une véritable pathologie du lien intergénérationnel en aikido qui est la cause principale des affrontements entre les différents courants. La guerre est particulièrement violente en France à cause de la volonté de notre Etat jacobiniste de mettre tout l'aikido sous le même chapeau. A mon sens, l'aikido est multiple parce que chaque courant correspond à une histoire, celle d'une relation entre un maître et un disciple, et à un besoin. Les pratiquants qui viennent chez moi attendent quelque chose qu'ils ne trouveraient pas ailleurs et inversement. C'est cette multiplicité qui fait la qualité et pour rétablir la cohérence, il suffirait que quelques responsables se mettent autour d'une table en laissant de côté les animosités liées à des revendications de légitimité unique.

Je dois dire enfin que, comme je l'ai déjà souligné dans de nombreux ouvrages, quels qu'aient été les idées de Ueshiba Morihei et ses engagements avant la guerre, on ne peut pas lui retirer le fait d'avoir été sincère dans sa volonté de développer un art de paix et dans les visions humanistes qui ont entouré cette création. Il a vécu son purgatoire sur terre et c'est tout à son honneur. Kobayashi Sensei l'a toujours décrit comme un homme bon et je pense que nous ne sommes pas fondés à juger un homme sur une seule partie de sa vie. Même si je crois nécessaire d'être critique, de ne pas avaler les couleuvres mystiques, nous lui devons de considérer toute sa vie et nous devons à l'aikido de dire la vérité, y compris la part d'ombre, car c'est le seul moyen d'assainir les liens intergénérationnels. ■

extrait du numero 19F – 3/2006

Merci de bien avoir voulu nous recevoir. J'aimerais tout d'abord vous poser quelques questions sur votre parcours en aikido. Vous souvenez-vous de pourquoi vous avez commencé ?

En 1983 j'ai commencé à faire du karaté, plus exactement du karaté Shotokan, car à l'époque c'était la seule chose que l'on trouvait en Roumanie. J'ai pratiqué huit ans, jusqu'en 1991, donc jusqu'après la Révolution. C'est alors que je suis allé en Allemagne comme étudiant et que j'y ai travaillé. C'est là qu'a eu lieu ma première rencontre avec l'aikido.

Où était-ce ?

A Nuremberg, mais ne me demandez pas qui était le professeur, je ne m'en souviens plus. Mon professeur de karaté était très intéressé par l'aikido et il m'avait donné deux livres de Koichi Tohei, que j'ai dévorés. Ainsi m'est venu l'idée de faire, parallèlement au karaté, de l'aikido. C'est

Horst Schwickerath
Beaumont/F

ce que j'ai fait pendant environ deux ans, jusqu'en 1993. Mais tout cela, je le faisais seul, avec des livres et des cassettes vidéo. Mon professeur de karaté a alors déménagé, mais un jour il m'a téléphoné pour me dire qu'un maître japonais allait donner un stage d'aikido à Busteni. Jusqu'alors tout ce que je savais c'est qu'à Bucarest M. Ionescu donnait des cours d'aikido. Le gros problème était de savoir si

Aikido en Roumanie

Dorin Marchis



j'avais les moyens de me rendre à Busteni : à l'époque je n'avais pas de travail et la situation était difficile. Mais ma femme a tranché la question en disant : « Viens, on y va ! »

Arrivé à Busteni, je me suis rendu au dojo où j'ai rencontré Bacas Sensei (il est décédé en février 2006) et Fujita Sensei. Je leur ai dit que j'étais de Cluj et passionné d'aikido. Ils m'ont invité à les rejoindre à leur hôtel après le cours, et à dîner ensemble. Comme je ne connaissais pas Busteni je me suis égaré et suis arrivé en retard. Il n'y avait que deux ou trois places libres autour de la table, juste en face de Fujita Sensei et Bacas Sensei. Je leur ai demandé d'excuser mon retard et Bacas Sensei m'a demandé depuis quand j'étais ceinture noire d'aikido. Je lui ai répondu que loin d'être ceinture noire, je n'avais jusqu'alors pratiqué qu'en me servant de livres et de cassettes vidéo. Il insista : « Si, tu es ceinture noire ». Je lui est répondu que certes, « j'étais ceinture noire, mais de karaté ». Et lui : « A ta façon de marcher on voit que tu es ceinture noire ». J'ai été conquis. Le cours m'a beaucoup plus aussi.

A cette époque George Raicu Sensei dirigeait de Bucarest le courant Aikikai en Roumanie. A partir de mars 1993 il est venu chaque mois à Cluj pour y diriger un stage intensif. L'été, comme chaque année, Fujita Sensei est venu à Busteni. Il s'y rendait deux fois par an pour donner un grand stage.

Du point de vue du nombre, l'organisation de Raicu Sensei n'était pas très importante,

mais elle n'était pas petite non plus. Les stages avec Fujita Sensei avaient pour but de la renforcer ; il s'agissait d'augmenter le nombre de dojos et d'adhérents à la fédération. Un jour, il y a eu un malentendu entre Raicu Sensei et Bacas Sensei, le secrétaire de Fujita Sensei. La conséquence a été que Fujita Sensei n'a plus voulu se rendre en Roumanie. Nous avons alors envoyé une délégation de quatre enseignants à un stage que Fujita Sensei donnait en Hollande. Nous lui avons expliqué que les querelles politiques ne nous intéressaient pas mais que nous voulions continuer à pratiquer l'aikido. Nous lui avons demandé ce que nous devons faire pour pouvoir encore travailler avec lui. C'est ainsi qu'est née la deuxième organisation d'aikido en Roumanie. Ce n'est pas celle qui existe aujourd'hui, elle s'appelait la Fédération roumaine Aikikai. Le président en était le premier élève de G. Raicu, Mitu Nicolae, et j'en étais le vice-président. La fédération s'est bien développée, et ce grâce au soutien de Fujita Sensei et de Bacas Sensei. Le 1^{er} décembre 2005 s'est tenue la première Assemblée générale. Les dirigeants des dojos voulaient que je prenne la présidence de l'organisation, ce que j'ai refusé parce que le président en titre était un ami. Mais cela m'a conduit à penser que cette structure n'était pas viable à plus long terme. En 1998 j'avais établi la Fondation Aikikai de Roumanie, qui a été une des organisations cofondatrices de la Fédération roumaine Aikikai. Cette fondation est une organisation à but non lucratif. Mon refus d'assumer la présidence de la Fédération Aikikai a fait que tous les membres de l'Aikikai, y compris le président, ont rejoint la Fondation.

*... mon travail dans
firme de sécurité et
l'aikido n'étaient
philosophiquement
parlant pas très
compatibles...*

La raison de mon refus d'accepter la présidence était très simple : je ne voulais pas que Fujita Sensei ait l'impression que je sois tout d'un coup politiquement intéressé.

En février 2006, je suis allé à Budapest à l'occasion d'un stage de Fujita Sensei et je lui ai dit que la Fondation regroupait les mêmes personnes et que seul le nom et la structure avaient changé. Il m'a simplement répondu : « Je m'attendais à un changement, et c'est bien ainsi. Nous nous verrons au stage d'été du 14 au 20 juillet. »

Pendant combien de temps Fujita Sensei ne s'est-il pas rendu en Roumanie ?

C'était quand G. Raicu Sensei dirigeait l'Aikikai roumain ; Fujita Sensei a refusé de venir en novembre. Nous sommes allés en Hollande à quatre... ça devait être en 1996-97. Puis il est venu en juillet de l'année suivante, et

Chacun doit décider pour soi-même quelles sont ses priorités dans la vie.

ça a marché jusqu'en juillet 2005, quand, pour les mêmes raisons, il a une nouvelle fois refusé. De nouveau il y avait eu un malentendu entre le nouveau président et Bacas Sensei. Maintenant, après le décès de Bacas Sensei, Fujita Sensei va venir seul en Roumanie.

Telle est la situation actuelle de l'Aikikai en Roumanie.

Mais il se rend aussi en Bulgarie, n'est-ce pas ?

Il va en Bulgarie, en Yougoslavie et en Russie. En Russie, il est invité dans plusieurs républiques. Il y a deux ans nous avons passé un mois au Hombu Dojo à Tokyo. Chaque année en mars-avril, il s'y tient un embukai et Fujita Sensei avait demandé aux représentants des pays où il avait été invité à y participer. Ils étaient tous là : Roumains, Bulgares, Yougoslaves, Ukrainiens, etc.

Cette année, à cause du décès de Bacas Sensei,

qui était son secrétaire, Fujita Sensei se rendra seulement en Hollande, en Hongrie et en Roumanie. Il doit rapidement trouver un successeur pour organiser ses voyages. Il a une liaison directe avec ces trois pays-là, grâce à quoi nous n'avons pas de problèmes. A ma connaissance Pagano Sensei viendra d'Italie pour l'accompagner en Russie. Pagano Sensei vient de tenir un stage de cinq jours en Roumanie. Voilà toute l'histoire organisationnelle.

Votre amour de l'aïkido date de votre lecture des livres de Koichi Tohei. Etes-vous toujours animé de ce sentiment ?

Plus que jamais. Je crois que, par exemple dans ma vie privée, je n'aurais pas accompli ce que j'ai accompli jusqu'à présent si je n'avais pas emprunté cette voie.

J'ai dû renoncer à beaucoup de choses après avoir commencé l'aïkido ; mais le bénéfice que j'en ai tiré a été dix fois plus grand que ce à quoi j'ai dû renoncer. Pour moi, cela a été un enseignement précieux. J'ai commencé à pratiquer les arts martiaux à l'âge de 15 ans : j'étais encore un enfant. J'étais encore très jeune quand j'ai commencé à enseigner. De ne plus « se trouver devant comme professeur », de devoir enlever sa ceinture noire et de se retrouver au fond du rang, cela a constitué une importante leçon quant à l'humilité et le respect. Je peux très bien m'imaginer que si cela n'était pas arrivé, j'aurais pu avoir la grosse tête...



Combien de temps avez-vous pratiqué parallèlement l'aïkido et le karaté ?

Un an et demi. Après j'ai arrêté le karaté. C'était avant d'avoir fait la connaissance de Fujita Sensei. Mais je peux vraiment dire que j'ai pris beaucoup de plaisir à faire du karaté. Néanmoins, il me manquait « quelque chose » — ce n'était pas encore complètement ce que je cherchais. C'est alors

que j'ai reçu les livres de Tohei ; j'ai pressenti que l'aïkido deviendrait quelque chose d'important dans ma vie, mais comment m'y prendre sans professeur auprès de qui j'aurais pu apprendre ? Il m'en a coûté énormément d'abandonner le karaté — c'est pourquoi pendant un an et demi j'ai pratiqué les deux. Puis j'ai compris que je ne pouvais être assis sur deux chaises à la fois. J'ai donc laissé tombé la pratique du karaté et n'ai plus fait que de l'aïkido. Mon professeur de karaté avait déménagé. Un jour il m'appelle et me dit qu'il va y avoir un stage d'aïkido. J'ai hésité, parce que je craignais qu'il y soit aussi et qu'il essaie de me convaincre de reprendre le karaté, comme il l'avait déjà souvent fait. J'ai eu la chance que ma femme me dise : « Viens, on y va... »

Vous n'aviez toujours pas de professeur sur place ?

A cette époque je ne pouvais apprendre qu'en allant à des stages ou en regardant des cassettes vidéos. M. Ionescu, celui de l'autre fédération, a encore aujourd'hui un club ici, à Cluj. J'y ai pratiqué environ un mois au temps où je faisais encore du karaté. Mais le professeur est un judoka. Je ne pouvais rien apprendre dans ce club, à part comment chuter. J'ai donc renoncé au karaté et aux cours d'aïkido dans ce dojo.

J'ai donc dissous le groupe de karaté. Mais j'avais payé le loyer pour les heures de cours dans le gymnase scolaire où j'enseignais le karaté. Il y avait des tapis de gymnastique, je les ai installés et me suis entraîné tout seul à faire les chutes que j'avais vues dans l'autre dojo. Chutes et tai sabaki, sans partenaire. J'ai ensuite essayé de me représenter et de réaliser les techniques décrites dans le livre de M. Ionescu, le premier qui soit paru en Roumanie. Pendant environ 10 mois je me suis entraîné aux déplacements et aux chutes. J'ai dû vouloir abandonner une centaine de fois, car je ne faisais que ça : déplacements et chutes. ... Je ne savais plus quoi faire d'autres. Puis j'ai eu l'idée de mettre des chaises sur les tapis, et fait des chutes en sautant par dessus. Je me suis souvenu alors des livres de

Tohei et je les ai relus et pendant encore quelque dix mois, jusqu'à ce que je rencontre Fujita Sensei, j'ai ajouté des exercices de respiration aux déplacements et aux chutes.

Je crois que ce temps, ces vingt mois, n'ont pas une très grande influence sur l'aïkido que je pratique maintenant, mais cela m'a permis de mûrir. Plus tard, quand mes rapports avec Fujita Sensei sont devenus plus personnels, j'ai pu parler de beaucoup de choses avec lui. Souvent il m'a dit des choses que j'avais pressenties et ressenties alors, il y a environ dix ans, dans mon époque « sans maître ». Je pense que j'en ai profité aussi dans la mesure où, ensuite, j'ai pu assimiler les techniques beaucoup plus rapidement. Ce dont je suis sûr, c'est que sans ces vingt mois, je n'en serais pas là où j'en suis aujourd'hui.

Après avoir rencontré Fujita Sensei, j'ai commencé à travailler pour une société de sécurité. Pour faire ce travail il est nécessaire d'adopter une certaine attitude. L'aïkido enseigne l'harmonie, mais dans ce travail ce qu'il faut, c'est être dur. Philosophiquement parlant, ce n'était pas très compatible ! (rire) Mais je pense que j'ai réussi à concilier les deux, et en fin de compte, cela a été pour moi une expérience profitable.

Ensuite j'ai déménagé à Bucarest et j'y suis resté un an, où j'ai encore travaillé pour une société de sécurité. Pendant mon séjour dans la capitale j'ai pratiqué dans le dojo de G. Raicu Sensei. Après un an, à la naissance de mon premier fils, je me suis dit que ça suffisait et je suis rentré à Cluj. J'ai alors cessé de travailler

Dorin Marchis lit Aikidojournal



dans la sécurité et ai fondé ma propre entreprise pour pouvoir déterminer moi-même mes horaires de travail et ainsi mieux harmoniser famille et aikido.

Maintenant j'ai trois enfants, et ils pratiquent aussi l'aïkido. Enfin, deux d'entre eux, le plus jeune est encore trop petit...



Comment décririez-vous votre aikido ? Plutôt physique ou, comme on le voit souvent en Occident, plutôt ésotérique ?

Je ne voudrais blesser les sentiments de personne, mais ce que j'ai vu en Occident ne m'a pas plu. Là où je suis allé, ce que j'ai vu la plupart du temps, ce n'était qu'un sport. Nous parlons en général, mais ce dont j'ai fait l'expérience c'est quelque chose qui rappelle plus un lieu où on rencontre des amis, comme au basket-ball, par exemple. Ma façon de pratiquer et aussi d'enseigner l'aïkido est tout le contraire de ça. Je crois que cela tient au fait que j'ai commencé à pratiquer les arts martiaux à un très jeune âge. Au temps du communisme, l'aïkido était interdit – et donc nous prenions notre entraînement au sérieux. Là-dessus est venue se greffer ma rencontre avec Fujita Sensei, un maître de la vieille école, de l'école traditionnelle, qui a lui-même été un élève direct de O Sensei. Il a donc été éduqué dans un autre esprit, et c'est ce qu'il nous transmet - et c'est cet esprit que j'apprécie beaucoup.

Quand j'étais jeune et fougueux, surtout à l'époque où je travaillais dans la sécurité, j'ai eu affaire à assez de situations désagréables que j'ai pu mieux jauger et maîtriser avec mon expérience, même restreinte, en aikido que je ne l'aurais fait avec mes dix ans de karaté. Pratiquées quotidiennement, les techniques d'aïkido, qui sont des techniques de contrôle, peuvent nous aider, dans des situations délicates, à nous en remettre à notre subconscient. C'est pourquoi je crois à l'aïkido. La personne « normale » qui vient à un cours d'aïkido s'attend souvent à ce que l'aïkido soit un art martial qui lui permette de devenir rapidement un expert. Il y a malheureusement là un problème dans la compréhension de l'aïkido. Les premiers mois, il est souvent particulièrement difficile d'expliquer à des débutants le ki ou même



simplement l'idée de contrôle. Ils sont ébranlés et souvent ils abandonnent. D'après mon expérience il y a deux catégories de gens qui potentiellement aimeraient pratiquer l'aïkido. Les uns ont vu, par exemple, des films de Steven Seagal, ils viennent pour se bagarrer. Les autres sont attirés, pas nécessairement parce qu'ils ont effectivement fait du yoga, mais parce qu'ils ont lu quelque chose là dessus et ont entendu dire qu'en aikido on travaillait sur l'énergie. Aux premiers, aux fans de Steven Seagal, j'essaie de montrer « l'autre côté », pour les persuader de l'existence du ki. Pour les y amener, je les fais travailler avec moi. Ceux-là, n'importe comment, ils veulent me tester.

Avec les « énergétiques », comme je les appelle, je procède un peu de la même manière. Il y a en plus une troisième catégorie, moins nombreuse, de gens qui ont déjà lu quelque chose sur l'aïkido, ou en ont vu ; ces gens-là, quand ils viennent au dojo, savent exactement ce qu'ils veulent.

Cela ne réussit pas avec tous, mais il y a assez de pratiquants qui restent.